



**HAL**  
open science

**Compte rendu de P. Taracha, Religions of Second Millennium Anatolia (Dresdner Beiträge zur Hethitologie 27, 2009)**

Alice Mouton

► **To cite this version:**

Alice Mouton. Compte rendu de P. Taracha, Religions of Second Millennium Anatolia (Dresdner Beiträge zur Hethitologie 27, 2009). *Bibliotheca Orientalis*, 2012, 69, pp.565-569. hal-03618292

**HAL Id: hal-03618292**

**<https://hal.science/hal-03618292>**

Submitted on 25 Mar 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TARACHA, P. – Religions of Second Millennium Anatolia. (Desdner Beiträge zur Hethitologie, 27). Verlag Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 2009. (24 cm, XVI, 232). ISBN 978-3-447-05885-8. ISSN 1619-0874. € 48,-.

Le principal objectif de cet ouvrage est de réaliser une synthèse récente sur les religions de l'Anatolie hittite. Pour ce faire, P. Taracha adopte un découpage chronologique.

Après avoir brièvement évoqué l'Anatolie préhistorique (p. 7-24) et celle de l'époque des comptoirs commerciaux assyriens (p. 25-32), il présente les données hittites en les répartissant entre l'Ancien Royaume (« The Old Hittite Period », p. 33-79) et l'époque impériale (« The Empire Period », p. 80-167). Ce découpage est tout à fait légitime et même louable, car il est important de tenter de mettre en évidence les transformations ainsi que les continuités des religions des Anatoliens à travers le temps, ce que les « ritual studies » appellent « ritual dynamics ». Toutefois, la quantité de données disponibles est loin d'être homogène, comme l'indique le nombre de pages consacrées à ces deux sections de l'histoire religieuse hittite (46 pages pour l'Ancien Royaume contre presque le double pour l'époque impériale), et de nombreuses thématiques ne peuvent pas être abordées pour l'époque la plus haute. Par ailleurs, le découpage chronologique oblige l'auteur à se répéter à plusieurs reprises et il me semble, par conséquent, qu'une structuration d'abord par thèmes et seulement ensuite chronologique au sein de chaque thème aurait mis plus en valeur « the rather more fundamental question of why Hittite religion changed so radically under the Empire » (p. vii).

L'introduction de l'ouvrage (p. 1-5) me paraît montrer de manière assez claire le problème principal que pose cette synthèse : « The religions of Asia Minor were formed in the realm of the Ancient Near East where the personification and anthropomorphization of divinities had been going on ever since the Neolithic. Beliefs typical of primitive societies, characterized by animism, fetishism, totemism and primitive magic, were transformed as a result of these processes into a polytheistic religion. » (p. 1). Derrière cette remarque, c'est une vision fortement évolutionniste de l'histoire des religions que l'on découvre, ce qui paraît quelque peu anachronique dans ce début de XXIème siècle. Les anthropologues, tout comme les historiens des religions, ont pourtant bien montré qu'un schéma linéaire allant de la « magie primitive » à la religion tel que le voyait J. G. Frazer devait être définitivement abandonné, car il n'avait jamais réellement existé (voir la synthèse de G. Cunningham, *'Deliver me from Evil'. Mesopotamian Incantations 2500-1500 BC*, Studia Pohl : Series Maior 17, Rome, 1997,

p. 165-183 et plus particulièrement p. 170-171). Pour prendre l'exemple précis du cas hittite, ce que la littérature secondaire appelle traditionnellement « magie » ne forme en réalité qu'un seul et même ensemble avec la « religion ». Toutes deux sont des expressions de la relation entre l'homme et ses dieux, relation qui est loin, soit dit en passant, de se résumer au célèbre principe du *do ut des*. J'aurais ainsi tendance à appliquer aux religions hittites la méthode suggérée par M. Douglas : « So little insights has been done to extend the analysis across modern and primitive cultures that there is still no common vocabulary. Sacraments are one thing, magic another ; taboos one thing, sin another. The first thing it to break through the spiky, verbal hedges that arbitrarily insulate one set of human experiences (ours) from another set (theirs). [...] I see no advantage for this discussion in making any distinction between magical and sacramental. » (M. Douglas, *Natural Symbols. Explorations in Cosmology*, Londres, 1996 (3<sup>e</sup> éd.), p. 7-8. La dernière phrase est également citée par G. Cunningham, *'Deliver me from Evil'*, p. 181). La magie est souvent définie, plus ou moins consciemment, comme l'ensemble des pratiques rituelles de l'étranger, alors que celui-ci décrirait sans doute ces mêmes pratiques comme faisant partie de son système religieux. Pour revenir à la phrase de P. Taracha dont il est question ici, il s'agit d'un premier exemple du parti pris de l'auteur, parti pris qu'il décrit très bien lui-même : « I have put it to myself to evaluate the new propositions and to offer a synthesis of my own views on the subject. » (p. vii). Tout au long de l'ouvrage, c'est bien la vision que P. Taracha a des religions de l'Anatolie hittite que l'on découvre. C'est tout naturel, chacun sait que l'objectivité n'existe pas vraiment. Cependant, il m'apparaît que certains thèmes auraient mérité d'être examinés de manière moins orientée, plus complète, comme c'est le cas de la phrase citée ci-dessus.

Toujours dans l'introduction, l'auteur indique : « The anthropomorphization of divinities is a trait characteristic of civilizations of the Ancient Near East. Consequently, the appearance of anthropomorphic cults in Europe should be considered the effect of Near Eastern influence » (p. 2). Je pense pour ma part qu'il n'y a aucune raison valable d'attribuer la paternité de l'anthropomorphisation des divinités aux seuls anciens Proche-Orientaux, car ce phénomène est bien connu pour être universel. L'anthropomorphisme divin peut certes prendre diverses formes et se décliner de l'anthropomorphisme physique à l'anthropopathisme (divinités qui ont des sentiments humains), mais il est très souvent décelable à un certain degré, et ce un peu partout dans le monde (R. J. Z. Werblowsky, « Anthropomorphism » dans M. Eliade (éd.), *The Encyclopedia of Religion* 1, 1987, 316-320). L'un des éléments intéressants des religions de l'Anatolie hittite est la coexistence de formes

humaines et non-humaines (objets, animaux) de représentations divines (p. 61-62). P. Taracha décrit brièvement le cas de l'objet divinisé *kurša* qu'il se refuse à considérer comme une gibecière (p. 57). Un autre cas bien connu est le passage du rituel arzáwéen de Paškuwatti dans lequel la déesse Uliliyašši peut choisir d'être représentée sous forme d'un pithos, d'une pierre *huwaši* ou d'une statue sans doute anthropomorphe (passage cité par P. Taracha p. 130).

Dans son chapitre sur les religions anatoliennes de l'Ancien Royaume, l'auteur insiste à juste titre sur la prédominance de l'élément hattî dans les cultes locaux. Ce sont précisément ces derniers qui sont décrits le plus en détail dans cette section de l'ouvrage (p. 50-74), ce qui s'explique par le nombre important de textes « vieil hittite » relevant de ce domaine. On remarquera au passage une brève allusion à l'expression « boire un dieu » (p. 69) qui a été réinterprétée de manière fort convaincante par J. Puhvel et plusieurs auteurs après lui comme signifiant « boire (en l'honneur d')un dieu » (J. Puhvel, *MIO* 5, 1957, 31-33 ; H. C. Melchert, *JIES* 9, 1981, 245-254 (avec bibliographie) ; O. Soysal, *Fs Dinçol*, 2007, 731-737 et *JANER* 8, 2008, 45-58 ; Goedegebuure, *JANER* 8, 2008, 67-73). Il aurait été utile de mentionner ces éléments de bibliographie dans la n. 380 de cette même p. 69, d'autant plus que l'auteur laisse sous-entendre son adhésion à l'interprétation de J. Puhvel (« [...] libations were made to them and ritual toasts drunk, the latter referred to in the texts as 'drinking a god' » p. 69). De même, l'auteur aurait, à mon sens, dû montrer un peu plus de circonspection vis-à-vis de l'interprétation ancienne de H. G. Güterbock du désormais célèbre passage de la « Tablette des hommes de Lallupiya », KUB 35.132 iii 1, dans lequel le savant avait proposé de voir une « bull-leaping scene » (p. 70). Autant il paraît vraisemblable de voir dans le vase de Hüseyindede la représentation d'une telle scène, autant le passage du texte cité est plus douteux quant à son interprétation, comme le mentionnait à juste raison O. Soysal (*NABU* 2003/95 et *NABU* 2004/64). Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur cette question, il aurait été souhaitable que l'auteur indique l'ensemble de la bibliographie récente dans sa n. 384, et non pas seulement une partie, afin que le lecteur puisse, à travers ces lectures contradictoires, se forger sa propre vue.

Après avoir présenté les éléments constitutifs du culte que les textes de l'Ancien Royaume décrivent, l'auteur se penche sur ce que ces derniers nous apprennent de la « magie » d'alors (p. 74-79). Il mentionne naturellement les incantations dites de magie analogique, indiquant à leur sujet : « Sympathetic magic reinforced with analogizing

incantations assured an influence on the world through action on just one of the elements, or on a specific person or thing through its likeness or an object connected with it. » (p. 74). On a donc affaire, une fois de plus, à une vision frazérienne de la « magie ». Une interprétation alternative de ce phénomène consisterait à dire que les incantations de magie analogique n'ont pas de pouvoir en elles-mêmes mais illustrent plutôt ce que l'expert rituel espère obtenir du ou des dieux qu'il invoque. L'expression « analogie persuasive » employée par G. Torri (*La similitudine nella magia analogica ittita*, Studia Asiana 2, Rome, 2003, p. 11) me paraît, à cet égard, pertinente. Bien sûr, le caractère performatif de ces incantations ne doit pas être ignoré, car il existait sans doute véritablement aux yeux des anciens Anatoliens, mais cela ne signifie pas pour autant que l'homme avait un pouvoir magique en lui-même. À mon sens, les incantations illustraient les gestes rituels tout en les ancrant dans la réalité. Toutefois, il est fort probable qu'aux yeux des Hittites les gestes, tout comme les paroles, ne pouvaient être efficaces que par l'intervention d'une ou de plusieurs divinités, comme l'indique à juste titre l'auteur à la p. 155 : « Invoking the gods to come on the scene conditioned efficacy of these practices. »

À la p. 76, P. Taracha mentionne la pratique rituelle consistant à utiliser puis à relâcher un oiseau dans le cadre d'un rite purificateur. Cette pratique, qui apparaît dans le texte vieil hittite KBo 17.1+ (CTH 416), correspond à ce que l'on pourrait appeler le rite du bouc émissaire (pour l'anglais « carrier ») : un animal sert de substitut vivant à un ou plusieurs êtres humains et est ensuite envoyé au loin sans être abattu. À ma connaissance, l'utilisation d'un oiseau comme bouc émissaire n'est attestée par ailleurs que dans un seul autre texte hittite : le rituel « louvite » d'Iriya (CTH 400) dans lequel un faucon et un aigle sont relâchés en tant que boucs émissaires alors qu'un bouc et un oiseau *šurašura* sont abattus et enterrés comme des substituts « habituels ». Voilà par conséquent un point commun supplémentaire entre ce texte vieil hittite KBo 17.1+ et la sphère louvite (voir p. 78 où l'auteur indique l'existence de liens entre CTH 416 et le milieu louvite). Notons que, comme l'indique lui-même P. Taracha (p. 79), un bouc est également utilisé comme bouc émissaire dans le rituel CTH 416. Le choix de cet animal pour cet usage rituel est, quant à lui, beaucoup plus fréquent.

Dans le chapitre suivant dédié à l'Empire hittite, P. Taracha caractérise cette période par l'influence notable de la religion hourrite et plus particulièrement kizzuwatnienne sur le culte officiel hittite. Dans ce cadre, il mentionne l'iconographie bien connue de Yazılıkaya, indiquant à ce sujet : « Contrary to what has been written on the subject, Yazılıkaya was not a

sanctuary of the state cult. » (p. 93-94). Il est regrettable que l'auteur n'ait pas développé un tant soit peu son opinion sur ce point précis. En effet, ni argument ni référence bibliographique ne sont donnés pour justifier cette vue à ce point de la synthèse. Ce n'est qu'à la p. 135 que l'on devine l'opinion de P. Taracha : « Tuthaliya IV was buried most probably in chamber B at Yazılıkaya. » Suivant T. van den Hout (cité en n. 783), l'auteur considère donc que Yazılıkaya est un « bâtiment de pierre » (É.NA<sub>4</sub>), un mausolée royal.

Tout comme dans le chapitre précédant, ce sont les panthéons que l'auteur étudie le plus en détail. Ceux-ci peuvent être répartis en trois grandes catégories : 1) le panthéon officiel de l'État hittite (p. 84-92), 2) celui propre à la dynastie royale (p. 92-95) et 3) les panthéons locaux (p. 95-128). Ce dernier ensemble comprend, notamment, les panthéons louvites tels que les textes de Hattuša nous les décrivent (p. 107-118). Parmi les divinités « pan-louvites » que mentionne l'auteur (p. 107), il faut en ajouter une : la divinité solaire du portique (pour les attestations textuelles de cette divinité, voir B. H. L. van Gessel, *Onomasticon of the Hittite Pantheon II*, Leyde, 1998, p. 870).

Après avoir décrit les panthéons et cultes anatoliens de l'époque impériale, P. Taracha aborde plusieurs thématiques dont rendent compte les textes cunéiformes provenant de cette période. Les prières (p. 141-144) et la divination (p. 144-149) font, notamment, l'objet d'une bonne synthèse. À la bibliographie signalée par l'auteur, il est nécessaire d'ajouter dorénavant l'article de D. Prechel sur « l'homme du dieu » (hittite *šuniyant-*) publié dans la revue *Die Welt des Orients* 38 en 2008 (p. 212-219). La section intitulée « Eschatology, burial customs and the ancestor cult » (p. 158-167) constitue également une précieuse synthèse sur la vision qu'avaient les Hittites de leur propre existence ainsi que de leur mort. À propos des funérailles royales *šalliš waštaiš*, expression que je préfère, pour ma part, traduire par « grande anomalie » (dans le sens défini par M. Douglas, *Purity and Danger*, Londres, 1966), P. Taracha mentionne la séquence rituelle durant laquelle une corde *šummanza* est brûlée. L'auteur indique à ce sujet : « The ritual was intended to cremate the body and to transfer the spirit and the soul separated from the body at the moment of death from this world through the liminal state of transition to a new existence in the netherworld. A symbolic break with affairs of this life is pointedly expressed in the magical practice of burning a cord and the calling of weepers: 'When thou wilt go to the meadow, do not pull the cord!' » (p. 161). En effet, brûler la corde *šummanza* constitue fort probablement un rite de séparation, tout comme celui de briser la vaisselle qui est récurrent dans les funérailles royales hittites. Couper/brûler une corde rappelle également le premier rite de séparation subi par un être humain : celui qui

consiste à couper le cordon ombilical. Ce geste n'est pas attesté dans les rituels de naissance hittites, mais il l'est dans la littérature mésopotamienne (voir M. Stol, *Birth in Babylonia and the Bible*, Cuneiform Monographs 14, Groningen, 2000, p. 143 et A. Mouton, *Les rituels de naissance kizzuwatniens*, Paris, 2008, p. 75). Concernant la symbolique de la corde dans le contexte des funérailles royales, voir dorénavant I. Rutherford, « 'When you go to the meadow'. The Lament of the *taptara*-women in the Hittite 'Sallis wastais' Ritual », dans : A. Suter (éd.), *Lament. Studies in the Ancient Mediterranean and Beyond*, Oxford, 2008, 53-69, et plus particulièrement p. 62.

Dans son ensemble, l'ouvrage de P. Taracha a le grand mérite d'offrir au lecteur une synthèse fort utile, ainsi qu'une bibliographie récente sur l'histoire des religions de l'Anatolie hittite. C'est un ouvrage facile d'utilisation, grâce à ses index, et agréable à lire. Il a en outre l'avantage d'intégrer, autant que faire se peut, les données archéologiques. P. Taracha nous offre ici un outil pédagogique précieux.

Dr. Alice Mouton, UMR 7044 CNRS Strasbourg